

Pour citer ce texte, la référence complète est :

Nicole EVERAERT-DESMEDT, « Complémentarité des théories sémiotiques », conférence présentée au Centre de Recherche et d'Application en Sciences du Langage, Université d'Antalya, avril 2008 ;
fichier pdf in Nicole EVERAERT-DESMEDT, *Site de sémiotique/Sitio de semiótica*,
<http://nicole-everaert-semio.be>

Complémentarité des théories sémiotiques

Nicole EVERAERT-DESMEDT
Université Saint-Louis, Bruxelles

Dans le premier numéro du Bulletin de l'Association française de Sémiotique, en 2000, j'ai publié un article sous le titre « Bricolage sémiotique ». Dans cet article, j'expliquais pourquoi, tout en continuant à pratiquer la sémiotique de l'École de Paris, j'avais également orienté mes recherches dans la perspective de la sémiotique peircienne. Et depuis lors, j'ai poursuivi cette double orientation. Je pense, en effet, que ces deux cadres théoriques apportent un éclairage complémentaire.

Dans les deux cas, il s'agit de « sémiotique », et donc l'objectif est le même : comprendre le fonctionnement de la signification ; décrire les mécanismes par lesquels de la signification se produit, se manifeste et se communique à travers les divers objets culturels, les diverses pratiques sociales.

Mais les deux théories ont des origines très différentes, elles reposent sur des bases différentes, elles appartiennent à deux réseaux de pensée qu'il faut bien distinguer : la linguistique structurale, d'un côté ; la philosophie pragmatique, de l'autre.

En deux passages de son *Cours de linguistique générale*¹, **F. de Saussure** (1857-1913) a suggéré de créer la sémiologie, qui étudierait la vie des signes au sein de la vie sociale et qui prendrait comme modèle la linguistique. On peut distinguer trois courants de recherches sémiotiques issus de la linguistique structurale, qui sont apparus à partir des années 1960 : la sémiologie de la signification (celle de R. Barthes), la sémiologie de la communication (L. Prieto, G. Mounin), et la sémiotique narrative, dite de l'École de Paris, développée sous l'impulsion de A.J. Greimas. La sémiotique de Greimas s'inspire de trois sources : la linguistique de Saussure revue par L. Hjelmslev, l'anthropologie structurale de Cl. Levi-Strauss et l'analyse des contes populaires par V. Propp.

Ch.S. Peirce (1839-1914) est un contemporain de Saussure, mais il n'y eut aucun contact entre eux. Philosophe, logicien, mathématicien, astronome, chimiste, Peirce est, fondamentalement, sémioticien : il a élaboré une théorie générale de la semiosis, du fonctionnement de la signification. Sa sémiotique est ancrée dans sa philosophie, qui est la philosophie pragmatique, et qui est aussi une phénoménologie et une théorie des catégories : selon Peirce, trois catégories sont présentes dans tous les phénomènes, et elles constituent trois modes d'appréhension des phénomènes. Peirce a écrit quelques 90.000 pages. Ses écrits ont été publiés partiellement après sa mort, en 8 volumes, constitués de fragments, les *Collected Papers*.² Une édition chronologique est actuellement en cours : 30 volumes sont prévus, dont 6 sont parus.³ On a commencé à découvrir la sémiotique de Peirce à partir des années 1980.

-
1. F. DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1967, p. 33 et 101.
 2. Ch.S. PEIRCE, *Collected Papers, Vol. 1-6, Collected Papers, Vol. 7-8*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1931-1935, 1958.
 3. Ch.S. PEIRCE, *Writings of Ch.S. Peirce : A Chronological Edition*, Bloomington, Indiana University Press (6 Vol. parus), 1982-1999.

À présent, je voudrais mettre l'accent sur l'emploi que je fais de la sémiotique de Peirce. Je ne remets pas du tout en question l'efficacité de la sémiotique de l'École de Paris. J'y trouve une méthodologie parfaitement mise au point, très claire, d'application facile, adaptable à de nombreux domaines⁴ et en constante évolution.⁵ Mais, supposant connue la perspective de l'École de Paris, je vais tenter de mettre en évidence, par comparaison, les lignes de force de la perspective de Peirce. J'en présenterai les principales caractéristiques. Puis je dirai quand et pourquoi j'ai recours à la sémiotique de Peirce, comment je l'exploite.

1. Les lignes de force de la sémiotique peircienne

La sémiotique de Peirce est **générale, triadique et pragmatique**.

Elle est **générale**, dans le sens où elle envisage d'emblée **toutes les composantes de la sémiotique**, correspondant au signifié, au signifiant, au référent et à l'énonciation. Il n'y a pas de coupure méthodologique chez Peirce, contrairement à Saussure, qui a créé son objet d'étude par une double abstraction : Saussure a écarté l'énonciation dans sa première dichotomie langue/parole, et il a écarté ensuite le référent en focalisant toute son attention sur la seconde dichotomie signifiant/signifié.

La sémiotique de Peirce est **générale** aussi car elle envisage d'emblée **tous les phénomènes signifiants** (elle ne prend pas comme modèle privilégié le langage verbal) et elle rend compte de toute la vie humaine, à la fois sur le plan **émotionnel, pratique et intellectuel** (les 3 catégories correspondent respectivement à ces 3 aspects).

4. Cf N. EVERAERT-DESMEDT, *Sémiotique du récit*, Bruxelles, De Boeck, 4e éd., 2007.

5. Pour une présentation de l'évolution post-greimassienne, voir L. HÉBERT, « Le schéma tensif », in *Signo, Site Internet de théories sémiotiques*, <http://www.signosemio.com>, 2006.

Elle est **générale** enfin parce qu'elle **généralise le concept de signe**. Pour Peirce, un signe n'est pas du tout la plus petite unité significative ; un signe peut être simple ou complexe ; tout phénomène peut devenir signe, quelle que soit son échelle, dès qu'un interprète le fait entrer dans un processus interprétatif.

La sémiotique de Peirce est **triadique**. Alors que la production de la signification s'explique, dans la sémiotique greimassienne, de façon binaire, par la fonction sémiotique qui établit une relation entre une forme de l'expression et une forme du contenu, pour Peirce, le processus sémiotique met toujours en relation trois termes, le *representamen*, l'*objet* et l'*interprétant*, qui correspondent respectivement aux trois catégories.

La sémiotique de Peirce est **pragmatique**, c'est-à-dire qu'elle intègre dès le départ le **contexte** d'énonciation. En cela, elle s'oppose au principe d'immanence, fondamental pour l'École de Paris, principe selon lequel il s'agit d'analyser les relations entre les éléments à l'intérieur du texte, dans l'énoncé, en faisant abstraction des circonstances de sa production et de sa réception. Au contraire, faire de la sémiotique selon Peirce, c'est décrire l'**action** du signe. La signification d'un signe, dit Peirce, c'est ce qu'il fait, comment il agit sur l'interprète, quel effet il produit. Décrire la signification d'un signe, c'est décrire le processus cognitif par lequel le signe est interprété et provoque un type d'action. La démarche interprétative conduit l'interprète de la *perception* à l'*action* par le biais de la *pensée*.

2. Les catégories peirciennes

Tout le système de Peirce repose sur les trois catégories, qui sont nécessaires et suffisantes pour rendre compte de toute l'expérience humaine. Elles correspondent aux nombres : premier, second, troisième.

Premier est la conception de l'être et de l'exister indépendamment de toute autre chose. Second est la conception de l'être relatif à quelque chose d'autre. Troisième est la conception de la médiation par quoi un premier et un second sont mis en relation (PEIRCE, C.P., 6.32).

La **priméité** est une saisie d'un phénomène en globalité, sans limites ni parties, sans cause ni effet ; c'est la catégorie des qualités, des émotions, du possible ; elle se situe, dit Peirce, dans une sorte d'"instant intemporel". La **secondéité** est la saisie d'un phénomène dans ce qu'il a de particulier ; c'est la catégorie du réel concret, de l'expérience, de la relation de cause à effet ; elle s'inscrit dans un temps discontinu, avec orientation vers le passé. La **tiércéité** est la catégorie de la loi, de la culture, du langage, des habitudes, des conventions, des signes ; elle s'inscrit dans un temps continu, avec orientation vers le futur.

Nous pouvons résumer les caractéristiques des catégories dans le tableau suivant :

1 Firstness Priméité	2 Secondness Secondéité	3 Thirdness Tiércéité
«indépendamment»	«relatif à»	«médiation»
globalité, totalité	circonstances spatio-temporelles	loi, règle
GÉNÉRAL POSSIBLE	PARTICULIER RÉEL	GÉNÉRAL NÉCESSAIRE
qualités émotions	matérialisation expérience, fait, action-réaction	pensée, culture représentation langage
CONTINUITÉ INDISTINCTION	DISCONTINUITÉ	CONTINUITÉ SYNTHÈSE
instant intemporel	temps discontinu orienté vers le passé	temps continu orienté vers le futur

Les catégories de Peirce sont très générales :

Je n'entends rien de plus que les idées de premier, second, troisième - idées si vastes qu'on peut les regarder plutôt comme des dispositions ou des tons de la pensée que comme des notions définies, mais qui, de ce fait, ont une grande portée (PEIRCE, C.P., 1.355).

Ces catégories ont, en effet, une grande portée ... On les retrouve à tous les niveaux dans le système de Peirce...

3. Le processus sémiotique

Le processus sémiotique met en relation le **representamen** (premier) qui renvoie à un **objet** (second) par l'intermédiaire d'un **interprétant** (troisième).

Le signe ne peut que représenter l'**objet**, il ne peut pas le faire connaître ; il peut exprimer quelque chose à propos de l'objet, à condition que cet objet soit déjà connu de l'interprète, par expérience collatérale (expérience formée par d'autres signes, toujours antécédents). Par exemple, un morceau de papier rouge, considéré comme échantillon (representamen) d'un pot de peinture (objet), n'indique que la couleur rouge de cet objet, l'objet étant supposé connu sous tous ses autres aspects (conditionnement, matière, usage...). Le morceau de papier exprime que le pot de peinture est de couleur rouge, mais il ne dit rien des autres aspects de l'objet. Si l'interprète sait, par ailleurs, qu'il s'agit d'un pot de peinture, alors - alors seulement - l'échantillon lui donne l'information que le pot de peinture en question doit être de couleur rouge. Plus précisément, Peirce distingue l'**objet dynamique** : l'objet tel qu'il est dans la réalité, et l'**objet immédiat** : l'objet tel que le signe le représente. Dans notre exemple, le pot de peinture est l'objet dynamique, et la couleur rouge (du pot de peinture) est l'objet immédiat. Qu'un signe ne puisse pas faire connaître son objet sans l'appui d'autres signes – qui constituent l'expérience collatérale – montre bien qu'aucun signe ne fonctionne isolément.

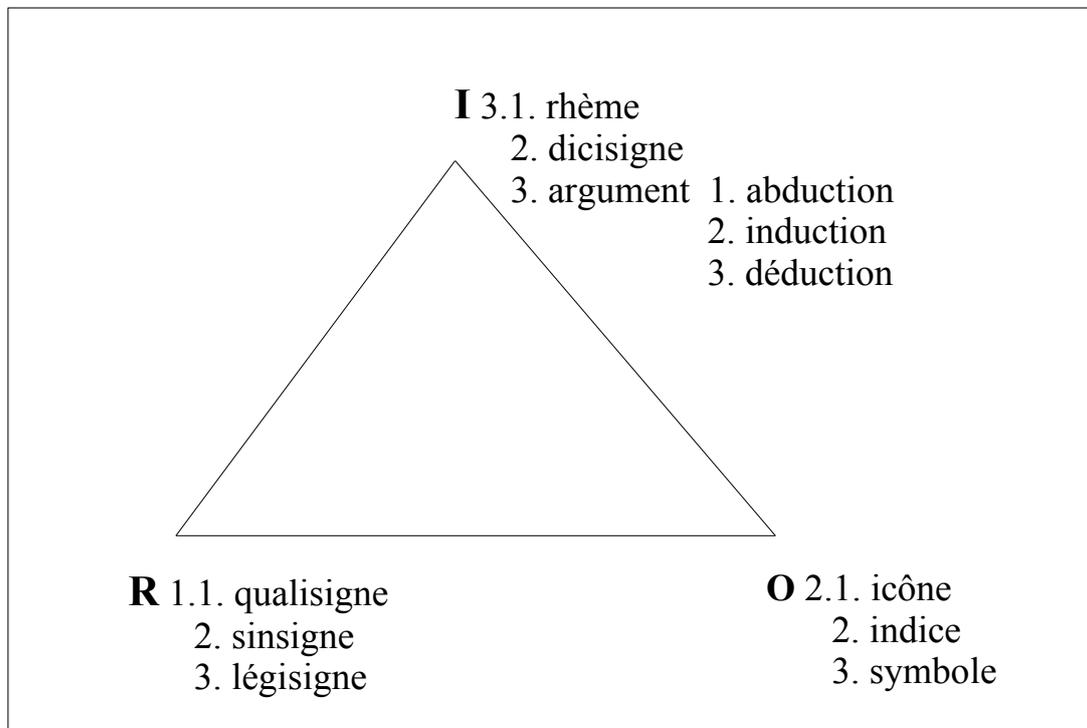
Le representamen, pris en considération par un interprète, a le pouvoir de déclencher un **interprétant**, qui est un representamen à son tour et renvoie, par l'intermédiaire d'un autre interprétant, au même objet que le premier representamen,

permettant ainsi à ce premier de renvoyer à l'objet. Et ainsi de suite, à l'infini. Par exemple, la définition d'un mot dans le dictionnaire est un interprétant de ce mot, parce que la définition renvoie à l'objet (= ce que représente ce mot) et permet donc au representamen (= le mot) de renvoyer à cet objet. Mais la définition elle-même, pour être comprise, nécessite une série ou, plus exactement, un faisceau d'autres interprétants (d'autres définitions)... Ainsi, le processus sémiotique est, théoriquement, **illimité**. Nous sommes engagés dans un processus de pensée, toujours inachevé, et toujours déjà commencé.

Le processus sémiotique est, théoriquement, illimité. Dans la pratique, cependant, il est limité, court-circuité par l'**habitude** - que Peirce appelle l'interprétant logique final - : l'habitude que nous avons d'attribuer telle signification à tel signe dans tel contexte qui nous est familier. L'habitude fige provisoirement le renvoi infini d'un signe à d'autres signes, permettant à des interlocuteurs de se mettre rapidement d'accord sur la réalité dans un contexte donné de communication. Mais l'habitude résulte de l'action de signes antérieurs. Ce sont les signes qui provoquent le renforcement ou la modification des habitudes.

4. Typologie des processus sémiotiques

Chacun des trois termes du processus sémiotique se subdivise à son tour selon les trois catégories : on distinguera donc la priméité, la secondéité et la tiercéité dans le representamen, dans le mode de renvoi du representamen à l'objet, et dans la façon dont l'interprétant opère la relation entre le representamen et l'objet.



Les trois types de representamens, d'objets et d'interprétants se combinent en respectant une **hiérarchie des catégories** ; en découle, non pas un classement des signes (comme on le dit parfois erronément), mais une typologie des processus sémiotiques (que je ne développerai pas).⁶

C'est cette idée de **processus sémiotique** qui me semble particulièrement intéressante chez Peirce, et qui réside dans le rôle pivot joué par l'interprétant. Parmi les interprétants, Peirce situe les arguments ou raisonnements ; et parmi ceux-ci, il a mis en évidence l'importance de l'**abduction**.

6. Pour un développement, voir N. EVERAERT-DESMEDT, *Le processus interprétatif. Introduction à la sémiotique de Ch.S. Peirce*, Liège, Mardaga, 1990 ; et « La sémiotique de Peirce » in *Signo, Site Internet de théories sémiotiques*, <http://www.signosemio.com>, 2004.

5. Exploitation de la sémiotique peircienne

La **sémiotique** selon Peirce est une science **théorique**. Elle fait partie de la logique, car, pour Peirce, il n'y a pas de pensée sans signe. Et dans sa classification des sciences, Peirce situe la logique, avec l'éthique et l'esthétique, dans les sciences normatives, qui sont des sciences théoriques et non pratiques. La sémiotique peircienne ne propose pas de méthodologie pour l'analyse d'objets concrets : ce n'est pas son objectif.

C'est ainsi que la théorie peircienne s'est trouvée en porte à faux par rapport aux attentes de sémioticiens habitués aux analyses empiriques menées par l'École de Paris.

Et les quelques **tentatives d'application** de la sémiotique de Peirce qui ont été faites en France, par G. Deledalle⁷ ou R. Marty⁸ notamment, sont plutôt décevantes, parce qu'elles essaient d'utiliser la sémiotique de Peirce pour analyser des **contenus**, des énoncés (un tableau comme La Joconde, une affiche ou un slogan publicitaire, un poème). Or, pour ce type d'analyse, la méthodologie de l'École de Paris est parfaitement adéquate. Au contraire, les analyses de G. Deledalle ou de R. Marty apparaissent réductrices, elles ne parviennent qu'à morceler leur objet d'étude, parce qu'elles utilisent de Peirce essentiellement la **classification des signes**.

Or, à mon avis, c'est pour la composante pragmatique, le **processus interprétatif** que l'éclairage de Peirce est pertinent. Je donnerai deux exemples, sur lesquels j'ai travaillé : le premier est un récit en images pour enfants, et le second est la question de l'interprétation de l'art contemporain.

7. G. DELEDALLE, *Théorie et pratique du signe*, Paris, Payot, 1979.

8. R. MARTY, *L'algèbre des signes*, Amsterdam-Philadelphie, John Benjamins, 1990.

5.1. Analyse d'un album pour enfants⁹

Il s'agit de *Petit-Bleu et Petit-Jaune* (Leo Lionni, L'école des loisirs, 1982). Cet album est constitué graphiquement de taches variant en formes et en couleurs, qui représentent des personnages et des lieux. Le graphisme, extrêmement dépouillé, est accompagné d'un texte également réduit à l'essentiel.

L'histoire est très simple : un jour, Petit-Bleu et Petit-Jaune, heureux de se rencontrer, s'embrassent. Dans l'embrassade, ils deviennent verts, c'est-à-dire qu'ils forment ensemble une seule tache verte. Mais sous leur nouvelle apparence, leurs parents respectifs ne les reconnaissent pas. Très tristes, les deux enfants « fondent en larmes jaunes et bleues » et reprennent ainsi leur apparence première : une tache bleue et une tache jaune. Les parents, cette fois, les reconnaissent. Les parents bleus embrassent leur Petit-Bleu ; ils embrassent aussi Petit-Jaune. Et voilà que dans l'embrassade ils deviennent verts ! Ils comprennent alors ce qui s'est passé et courent porter la bonne nouvelle aux parents jaunes. Les parents jaunes et bleus, en s'embrassant à leur tour, mélangent également leurs couleurs.

Ce livre, d'une grande simplicité apparente, recèle cependant des mécanismes sémiotiques complexes et présente un contenu très riche.

Pour analyser le **contenu narratif**, j'ai, bien sûr, utilisé le cadre de la sémiotique de l'École de Paris. Notamment, il est intéressant de remarquer que, dans ce récit, les enfants jouent, à l'égard des parents, un rôle de Destinateur : ils font découvrir aux parents une nouvelle réalité. J'ai mis en évidence, à l'aide du carré sémiotique, le parcours que le récit accomplit au niveau des valeurs, qui sont des **valeurs** positives, d'ouverture à l'autre.

9. Cf N.EVERAERT-DESMEDT, « Une expérience artistique : la lecture d'un album pour enfants », in *Lire et enseigner le texte et l'image, Actes du 9e Colloque d'Albi*, Toulouse, Université de Toulouse-Le Mirail, pp 161-186, 1989.

Cependant, le principal intérêt de cet album n'est pas dans son contenu, mais dans le **processus cognitif** que sa lecture suscite. En effet, les 9 premières pages du livre mettent en place, très progressivement, un code graphique qui servira ensuite de moyen d'expression pour le contenu narratif. *L'élaboration du code* nécessite, de la part de l'enfant-lecteur, différents types de raisonnements – inductions, abductions, déductions – qui s'appuient essentiellement sur l'image. Le texte n'apporte que le complément d'information indispensable. Quand le code est en place, à la page 10, l'histoire commence ... Mais soudain, une *rupture du code* se produit. La tache verte, résultant de l'embrassade des deux amis, n'est pas prévue dans le code graphique. Bien que l'enfant-lecteur ait assisté à la métamorphose, il est pris de doute lorsque les parents, dans l'histoire, ne reconnaissent pas leurs enfants. Il faudra une deuxième expérience (l'embrassade des parents) pour que, par induction, une *nouvelle règle* s'installe dans le code. La lecture de cet album provoque donc un processus cognitif intense : le lecteur accède progressivement à un code, qui se détruit soudainement par l'intrusion d'un élément non codé, et s'enrichit finalement en intégrant une nouvelle règle. La sémiotique de Peirce m'a permis de décrire précisément ce processus.

5.2. Interprétation de l'art contemporain¹⁰

Un domaine dans lequel j'ai surtout exploité la sémiotique peircienne est celui de l'art contemporain. À la lumière de Peirce, j'ai pu répondre à la question : comment fonctionne une oeuvre d'art ? Que se passe-t-il dans la communication artistique ? Comment décrire la production et la réception d'une oeuvre d'art ?

10. Cf N. EVERAERT-DESMEDT, *Interpréter l'art contemporain. La sémiotique peircienne appliquée aux oeuvres de Magritte, Klein, Duras, Wenders, Chávez, Parant et Corillon*, Bruxelles, De Boeck, 2006 ; et « L'esthétique d'après Peirce », in *Signo, Site Internet de théories sémiotiques*, <http://www.signosemio.com>, 2006.

Peirce a relativement peu écrit sur l'art. Mais on peut trouver, dans son système, une théorie implicite de la créativité artistique, en établissant un double parallélisme, d'une part avec la créativité scientifique et d'autre part avec l'évolution cosmologique. On peut adapter à la production d'une oeuvre d'art le processus de la recherche scientifique tel que Peirce le décrit : au cours de ce processus, l'**abduction** joue un rôle central. L'objectif d'une oeuvre d'art est de capter la *priméité*, en la rendant *intelligible*. Lorsque le travail de l'artiste est terminé, son oeuvre continue à se développer en s'ouvrant aux interprétations. L'interprétation d'une oeuvre met le récepteur sur la voie d'une *pensée iconique*, qui parvient à saisir une qualité totale, une icône pure.

Toutes les analyses d'oeuvres concrètes que j'ai réalisées ont consisté à expliquer comment chacune, par des moyens différents et spécifiques, conduit le récepteur à ce que je propose d'appeler la « pensée iconique ». C'est bien de « pensée » qu'il s'agit, mais d'une pensée à un niveau de priméité. Peirce cherchait un terme pour désigner ce type de pensée, différent de la pensée scientifique. Il a proposé le terme de « mentalité », mais il n'en était pas satisfait. Ce sont les réflexions de Magritte sur la « pensée de la ressemblance » qui m'ont permis de mieux comprendre ce que suggérait Peirce et d'avancer dans cette voie ...